

Une rubrique internationale et mensuelle

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat**

Band (Jahr): **64 (1991)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chers lecteurs, vous avez peut-être été surpris de découvrir à la dernière page de HABITATION 1/1991 une page couleur entière (non! ça n'était pas de la publicité) et un compte rendu pour le moins étonnant : L'ÉCHO DES CITÉS et son envoyé spécial Stanislas Sainclair.

Les deux auteurs étaient rapidement présentés (curriculum + bibliographie), mais nous vous devons quelques explications et informations complémentaires.

HISTOIRES DESSINÉES ET ARCHITECTURES

B

Benoit Peeters et François Schuiten sont des noms qui nous viennent très spontanément à l'esprit lorsque l'on pense Architecture et Bande Dessinée. Ils n'en détiennent pourtant pas l'exclusivité, car chaque BD «vit» dans des villes, dans des «architectures». Par contre, leurs travaux nous interpellent par la fascination avec laquelle Schuiten et Peeters regardent le «construit», la cité, l'urbain et ses rapports avec l'être humain. La rigueur artistique et technique constante dans leurs œuvres, leur souci d'authenticité historique et la référence reconnaissante vis-à-vis des «grands maîtres», qu'ils soient peintres, architectes, inventeurs, écrivains, cinéastes, explorateurs (passés et contemporains), nous touchent sentimentalement et culturellement. François Schuiten et Benoit Peeters connaissent bien la Suisse. Ils sont des habitués du festival de la BD de Sierre, où nous avons reconstruit et intégré leur exposition-spectacle lors du festival BD 1990, l'été dernier. Ce musée «A. Desombres», créé à Angoulême en janvier 1990, présentait les atmosphères de leurs cités et

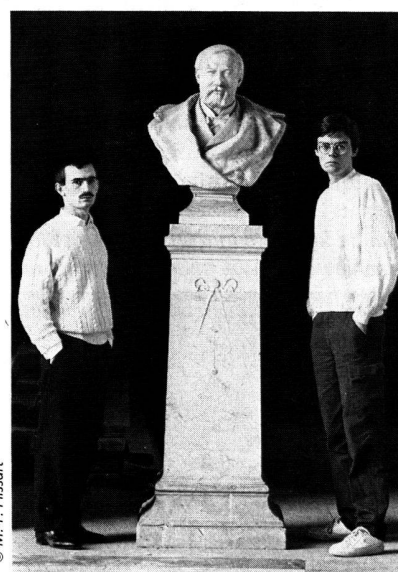
leurs personnages (à voir ou à revoir à Bruxelles [Brüssel] dès le 25 février 1991 à la Foire du Livre).

L'amitié nouée lors de cet important travail nous permet aujourd'hui de vous faire partager à travers la revue HABITATION cette rubrique inédite en Suisse, et spécialement créée pour la revue française URBANISMES et ARCHITECTURE qui nous en autorise la publication. Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter ces travaux et nous remercions vivement François Schuiten et Benoit Peeters pour leur collaboration.

Je vous propose de faire connaissance avec nos deux nouveaux envoyés (très) spéciaux qui vous donnent désormais la possibilité de connaître les tout derniers événements internationaux par la lecture de cette rubrique L'ÉCHO DES CITÉS. Je reprends un article écrit par Jean-Luc Fromental pour le catalogue officiel du 17^e Salon international de la Bande Dessinée d'Angoulême 1990. Cet article souligne avec beaucoup de qualité l'interaction qu'il y a entre ces deux auteurs, les paternités à assumer dans les milieux artistiques et l'importance du pays et de l'origine en matière de production artistique et, en cela, à l'aube du 700^e anniversaire de la Confédération helvétique et de la nouvelle Europe, n'ayons pas peur de tirer quelques parallèles ou autres sujets de réflexion entre la Suisse et la Belgique, nations où les cultures cohabitent et s'entrecroisent.

Olivier BARRAS

Benoît Peeters et François Schuiten



© M.-F. Pilsart

L'ARTISAN, SON PÈRE, LE FAUSSAIRE ET LEURS ENFANTS

FRANÇOIS SCHUITEN
ÉPUISE TROIS PÈRES,
ÉPOUSE BENOÎT PEETERS,
ET LA BELGIQUE
HUMILIÉE RETROUVE
SA SPLENDEUR PASSÉE

D

es principes contradictoires subordonnent le phénomène de la création : le trop-plein ou le manque, le labeur et la fulgurance, le vertige du mensonge et l'appivoisement de la vérité, le désir d'ordonner et l'insatiable ferveur de détruire. Jamais on ne comprendra pourquoi la Belgique fut et peut-être demeure pour la peinture, la poésie, le cinéma ou la bande dessinée, un laboratoire et un sanctuaire si l'on omet que la création pleine exige la réconciliation et la combinaison de ces facteurs paradoxaux.

Il y eut des Belges prestigieux. Expatriés ou enracinés, des Belges fondateurs dont les noms ont couru le monde. Serait-il sommaire de suggérer que tous se ressemblèrent? Qu'on retrouve Verhaeren chez Masereel, Masereel dans Simenon, Jean Ray sous Jacobs, Delvaux dans les cauchemars de Hergé et Magritte derrière son humour? Quoi d'étonnant, en somme? La carte naît du territoire et l'art est une métaphore du réel qui le produit. A ses Belges, la Belgique — croix de quatre cultures — offre le kit complet : le plein et la carence, la durée et la

conductivité, la paix des familles et la coexistence nerveuse de deux langues ennemies, le goût de la respectabilité et la démanigaison d'une infériorité inconsolable.

Bruxelles est un endroit bizarre, trop facile à aimer pour se laisser saisir par qui se contente d'un regard de surface. Une capitale provinciale magnétisée d'éclairs cosmopolites. Une cité-maison et un no man's land. Il y avait ce bistrot tout en bois, d'où Lénine a lancé ses premières oraisons, mais ils l'ont rasé lors du saccage immobilier qui a éventré la ville. Car, comme Simenon, comme Magritte, comme Hergé, Bruxelles — ouverte/fermée — met tout en œuvre pour cacher sa violence et ses ambiguïtés derrière les apparences d'une immédiate disponibilité.

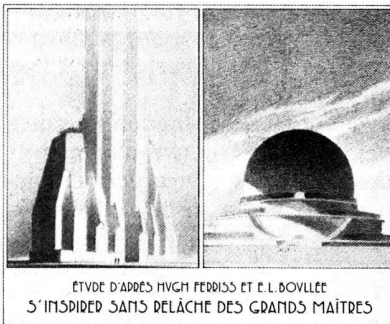
La maison de Schuiten est dans un quartier comme ça, patiemment suspendu entre grandeur passée et réhabilitation.

Car cette maison, avec ses pièces énormes, ses plafonds peints, son escalier de maître, sa verrière opalescente, cette nef traversée de rires d'enfants, ne ressemble pas à la tanière du jeune homme un peu bohème, un peu vouûté, plutôt rieur et un brin binocleux qu'on aurait pu imaginer encore étudiant, c'est un vaisseau familial.

Simenon évoquait à longueur d'interview son père, sa mère, ses oncles et ses tantes. Hergé a eu d'abord un père comme tout le monde, puis beaucoup d'autres, en soutane, qui forgèrent et infléchirent sa carrière tout du long. La paternité n'est pas un vain mot chez les Belges. A 33 ans, Schuiten — d'allure si juvénile — s'est débrouillé pour se bâtir un biotope conforme à la tradition : déjà trois rejetons. Il explique que c'est un besoin vital, recréer l'atmosphère de la nichée originelle. Famille nombreuse, huit frères et sœurs. Travail sédentaire, solitaire par nature, d'où la nécessité de faire entrer le monde entre ces vastes murs. Ses collaborateurs acceptent la règle en souriant. C'est ici qu'on se retrouve, toujours. Nulle part ailleurs. Cette obsession du regroupement désigne peut-être une crainte d'abandon ou un discret penchant à l'égoïsme. Mais son goût pour la famille, la tribu, le phalanstère, l'atelier est un élément trop récurrent dans son parcours de créateur pour se laisser réduire à une simple lecture psychologique.

Comme pour Hergé, il convient de recenser ses pères. Le premier, le vrai,

est décrit comme un personnage austère, mystique, «qui ne voulait pas entendre parler de BD et nous poussait vers le dessin, l'art et la peinture». Un homme qui offrait des boîtes d'aquarelles au lieu de trains électriques et venait dans les transes de la vraie beauté corriger chaque soir les tableaux peints durant la journée en invoquant les mânes des grands maîtres. Un architecte, comme il se doit.



«La fièvre d'Urbicande», Editions Casterman, 1985

Le second a flanqué par terre ce remarquable édifice de rigueur académique. C'était Luc, le frère aîné, devenu plus tard et tout naturellement scénariste des Terres Creuses. Il instillait son poison en donnant lecture par tranches quotidiennes des aventures de Blake et Mortimer. La BD poussait dans la bergerie son lot de transgressions et de passions clandestines. L'attrait suave des petites choses effaçait pour un temps la noble et réglementaire aspiration au grand œuvre.

Ce cycle construction/destruction, thème central des Cités Obscures, aurait pu s'arrêter là, laissant Schuiten dans la position classique du fils de bonne famille plus ou moins déclassé marnant dans les petits mickeys. C'est sans compter qu'en Belgique le sérieux investit jusqu'à la futilité.

C'est à l'École Saint-Luc, section bandes dessinées, que Schuiten a déniché son troisième père.

Il faut se rappeler qu'à ce moment la Belgique était humiliée. La splendeur

Claude Renard, François Schuiten et la machine de A. Wappendorf

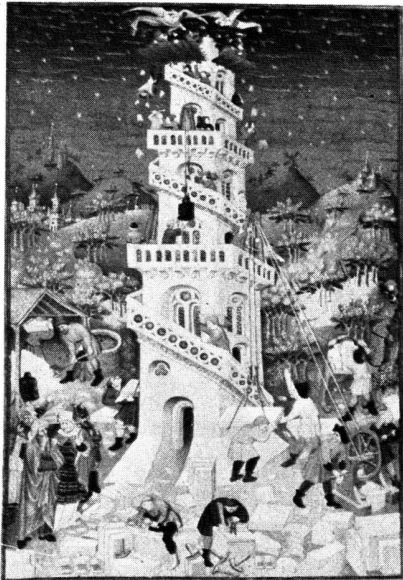


des Anciens s'en allait en lambeaux dans le chagrin et la médiocrité. Côté Tintin, la déroutée esquissée par Jacques Martin virait à la Bérézina, tandis que les clones de Franquin décomplexés par la défection nerveuse du maître s'acharnaient à la destruction du Journal de Spirou. Désormais, tout se passait en France, autour de Pilote. Là bourgeoisaient le brio et l'intelligence, là se dosaient de nouveaux mélanges de dérision, d'audace graphique et d'enthousiasme révolutionnaire. Bruxelles cependant n'avait plus rien à proposer à ses jeunes gens en colère.

L'Atelier R de l'école Saint-Luc — R pour Recherche, prétend Claude Renard; R comme Renard, rétorquent ses élèves — est né de ce vide absolu. A nouveau, les couples contradictoires étaient à l'œuvre : l'absence totale de débouchés favorisait l'émergence d'une ambition inconnue, l'urgence de regagner le terrain perdu rendait indispensable la mise en route des mécanismes lents de la recherche, l'aridité du terreau national obligeait à imaginer de plus vastes conquêtes. Il devenait impératif de se détacher de l'orbite des planètes mortes, de tout détruire pour reconstruire.

Renard était l'homme de la situation. Personnage complexe, à la fois puissant et inquiet, moins professeur que catalyseur, ouvrier autant qu'artiste en qui cohabitaient sans se contredire le désir de l'œuvre et la conscience du labeur, il envisageait la bande dessinée comme un chemin sérieux mais pas forcément comme une destination, plutôt un centre théorique d'où rayonnaient des branches. Ces notions de dilatation, de contamination, de passage du bi- au tridimensionnel nourrissent encore aujourd'hui certains des thèmes et motifs fondamentaux du travail de Schuiten.

Dans cette apesanteur belge, où toute la liberté décollait de l'inexistence d'un marché, Renard s'est permis de surcroît une véritable révolution. Au sein de la génération passée par ses mains — les Sokal, Andréas, Goffin, Foerster, Berthet, Cossu... —, on compte autant de filles que de garçons. Il est facile d'imaginer que le désir, la découverte fascinée du sexe opposé furent des principes actifs de l'atelier. Entré adolescent, en quête d'expérience et de maturité, Schuiten a trouvé au contact de ce troisième et dernier père sa dimension d'adulte. Très vite, l'explosion des nouvelles revues françaises a offert à l'élève l'occasion de rejoindre le maître.



Le thème de la tour de BABEL intéressait les artistes des premiers temps, au moins partiellement parce que le sujet se prêtait à l'illustration de l'orgueil humain, dévoyé. Dans cette reproduction d'une illustration d'un manuscrit enluminé, Le Livre d'Heures du duc de Bedford [1389-1435], l'artiste a conçu une construction fantaisiste de dimensions modestes et a animé la scène grâce à d'actifs ouvriers. Londres, British Museum

La double signature Schuiten-Renard synthétisait toutes les forces et toutes les naïvetés, illusions et découvertes de l'Atelier R. Une nouvelle bande dessinée belge — sûrement trop grave et emphatique, mais pétrie de bonne ambition — s'inventait. L'esprit soufflait à nouveau de Bruxelles, même si Bruxelles continuait à faire semblant de l'ignorer.

Schuiten était donc prêt lorsqu'arriva Benoît Peeters, qui d'ailleurs était là depuis toujours. Ami d'enfance, condisciple du même collègue religieux où les deux garçons avaient créé ensemble un journal vite censuré pour cause d'affabulation, complice et peut-être même instigateur des premiers jeux interdits avec la BD, il possédait tout ce qui manquait encore à son partenaire : la vitesse, l'humour, le sens de la dérision, la culture littéraire, la passion du faux.

Faux Belge, vrai-faux intellectuel, dynamiteur de genres, Peeters ne fait pas mystère de sa vocation de faussaire. Le simulacre, dit-il, est la version noble du mensonge. Son premier roman, Omnibus, était une fausse biographie de Claude Simon, auquel il attribuait le Nobel avec dix ans d'avance. Vite à l'étroit dans les con-

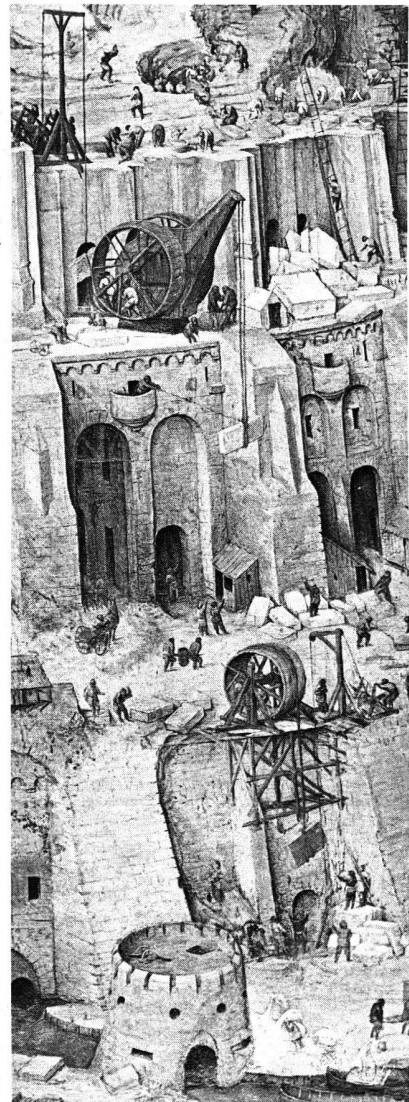
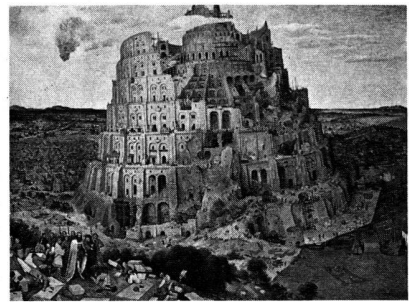
ventions de la pure littérature, il a étendu son champ d'action à des domaines supposés moins nobles, le roman-photo ou la bande dessinée, mais offrant l'avantage d'un moindre balisage et d'une imprécision propice à toutes les impostures.

Sans doute est-ce dans cet esprit — en perturbateur clandestin — qu'il s'est introduit à l'origine dans les lourdes et figuratives bastides de Schuiten, engageant avec Les Murailles de Samaris une nouvelle phase du cycle construction-déconstruction. Mais trois pères avaient suffi à mettre Schuiten sur son orbite et ce qui aurait pu n'être qu'un dynamitage de plus est devenu le big bang d'un univers en expansion.

Comme l'étoile rêvée par Renard, les Cités Obscures ont commencé à recouvrir le monde visible. Elles lancent leurs branches dans toutes les directions, mutent de volume en volume, se font protéiformes, phagocytent leurs contradictions et s'en nourrissent, attirent tout ce qui les approche, contaminent les travaux annexes de Schuiten — ce storyboard, par exemple, réalisé pour Taxandria, un film de Raoul Servais qui partait sous l'égide de Delvaux et finira par ressembler à s'y méprendre à un nouvel avatar du cycle. Les Cités ont altéré jusqu'aux rapports de leurs propagateurs. L'humour de Peeters a infecté la gravité originelle de Schuiten, tandis qu'en retour Peeters se laissait prendre au sérieux du jeu... La perversité du faussaire et la naïveté de l'artisan se sont fécondées l'une l'autre pour donner naissance à la ferveur ironique des bâtisseurs de cathédrales de papier. Et si la bande dessinée reste le cœur théorique de l'édifice, elle produit désormais une quantité sans cesse croissante d'objets hétéroclites, ouvrages illustrés, faux livres pour enfants, simulacres de catalogues, pastiches de conférences, exposition tridimensionnelle et pièce de théâtre gravée sur support imputrescible.

Le triomphe des Cités efface l'humiliation des Belges. Hergé peut retourner tranquille à son dernier sommeil. Bruxelles a réconcilié ses paradoxes et retrouvé le temps perdu. Si vous pensez toujours que c'est une ville bizarre, attendez un peu de visiter Brüssel (le livre qui sort prochainement aux Editions Casterman).

Texte de Jean-Luc Fromental
Illustrations de Olivier Barras



▲▲ Pieter Brueghel le Vieux, 1525-1569 : Tour de Babel, 1563.

Vienne, Kunsthistorisches Museum

▲ Détail : la construction

▼ «La tour», Editions Casterman, 1988

